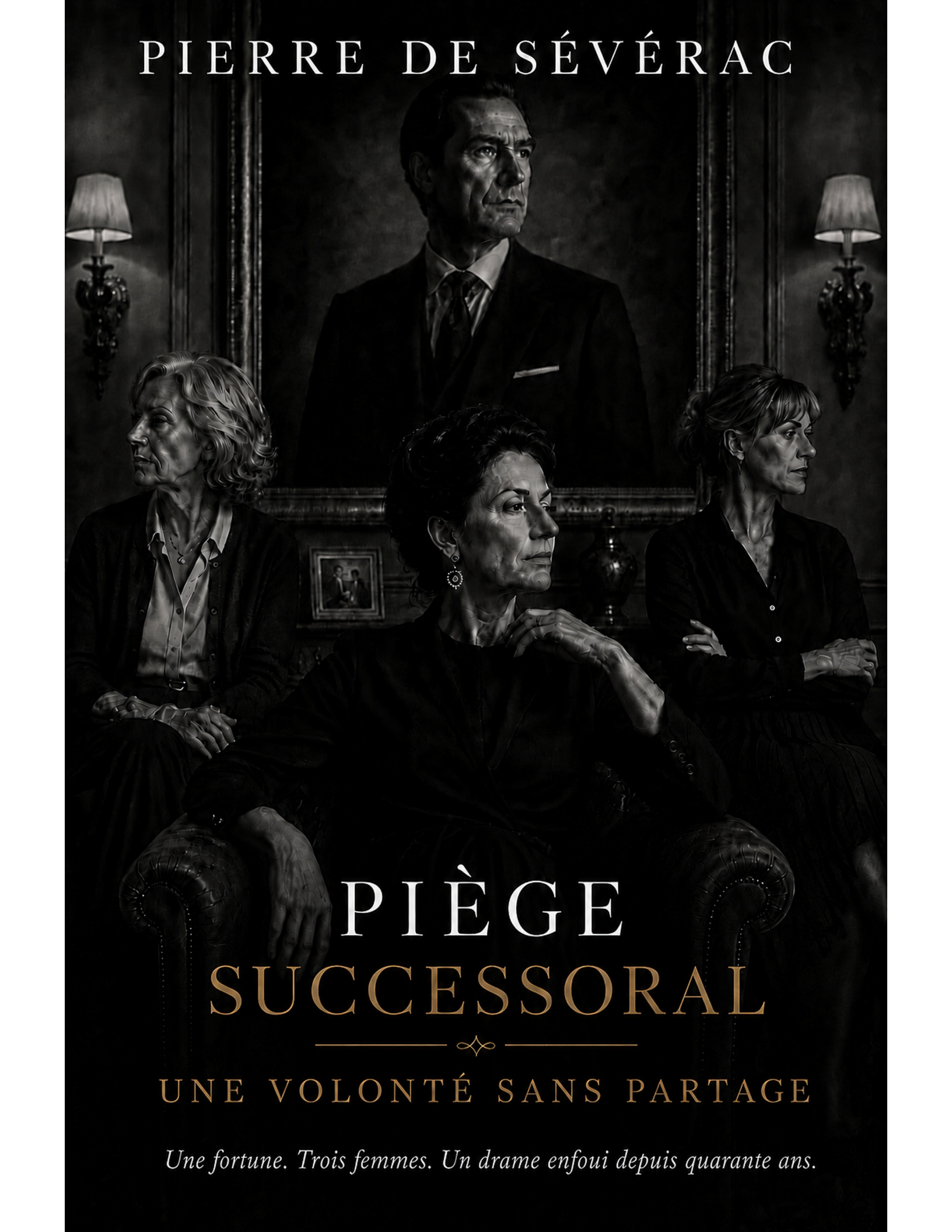




PIERRE DE SÉVÉRAC

PIÈGE  
SUCCESSORAL

— — — — —  
UNE VOLONTÉ SANS PARTAGE

*Une fortune. Trois femmes. Un drame enfoui depuis quarante ans.*

Pierre de Sévérac

# Piège successoral

*Une volonté sans partage*

© Pierre de Sévérac, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1650-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que pure coïncidence.

« La jalousie [...] ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir. »

La Rochefoucauld, *Maximes*

# Prologue

Neuilly-sur-Seine, novembre 2016

Le rendez-vous était fixé à dix-sept heures trente. Lorsque la sonnette retentit, quatre minutes trop tôt, la maîtresse des lieux ne bougea pas.

Pour cet entretien, elle avait donné congé à la femme de chambre, prié la cuisinière de partir plus tôt et demandé au chauffeur de l'attendre au siège de la société. L'homme connaissait ces précautions. Il était déjà venu.

À l'heure exacte, sa cliente traversa l'appartement et lui ouvrit.

Un manteau sombre, une serviette de cuir aux angles blanchis, aucun geste inutile. Il entra sans tendre la main. Entre eux, les politesses avaient disparu dès la première affaire.

Dans le petit salon, les lampes diffusaient une lumière que le ciel de novembre rendait presque jaune. Derrière les voilages, les façades de l'avenue s'effaçaient. La maîtresse des lieux désigna un fauteuil et s'assit en face de son visiteur. L'homme posa sa serviette à ses pieds.

— Vous avez apporté ce que je vous ai demandé ?

Sa cliente lui tendit une chemise cartonnée. Une photographie figurait sur la première page. Elle montrait une femme de trois quarts, au sortir d'un immeuble. Quelque chose avait attiré son attention au moment de la prise de vue : un bruit, peut-être, ou la présence du photographe.

L'homme examina le cliché, puis parcourut les pages suivantes. Une adresse parisienne, plusieurs numéros de téléphone, quelques noms. Le dossier contenait déjà beaucoup d'informations. Il ignorait encore ce que sa cliente attendait de lui.

— Que cherchez-vous ?

— Ce qu'elle prépare.

— Contre vous ?

Le regard qu'elle lui adressa mit fin aux questions. Il reprit la photographie. Rien n'expliquait la nature du lien entre les deux femmes. Il comprit qu'il n'en saurait pas davantage.

— Je veux connaître ses déplacements, les personnes qu'elle rencontre, celles

qu'elle appelle.

— Cela prendra du temps.

— Prenez-le.

Sa cliente ne paraissait ni nerveuse ni pressée. Une fois sa décision prise, elle s'intéressait seulement à son exécution. L'homme referma le dossier.

— Ses téléphones ?

— Si vous pouvez les écouter.

— Je peux.

L'illégalité ne le gênait pas. Elle augmentait le prix et exigeait parfois des intermédiaires plus coûteux. Lors d'une précédente mission, cette même cliente lui avait demandé d'enregistrer les conversations de l'un de ses collaborateurs. Elle s'était seulement enquis du délai. Il sortit un carnet de sa serviette.

— Si vous vouliez uniquement des informations, vous ne m'auriez pas fait venir ici.

La nuit gagnait l'avenue. Des phares glissèrent derrière les voilages et éclairèrent brièvement le mur.

— Je veux qu'elle sache qu'on la surveille.

L'enquêteur posa son stylo.

— Vous voulez qu'elle voie les personnes qui la suivent ?

— Pas tout de suite.

Il prévoyait deux agents, un homme et une femme. Toujours les mêmes. Ils commenceraient par garder leurs distances, puis se montreraient davantage. Au bout de quelques jours, la cible reconnaîtrait leurs visages.

— Elle pourrait déposer plainte.

— Contre qui ?

L'homme esquissa un sourire. Il savait travailler sans laisser de preuve.

— Vous voulez l'intimider.

— Je veux qu'elle renonce.

Les doigts de sa cliente se resserrèrent sur l'accoudoir. L'homme rangea le carnet et le dossier dans sa serviette, puis se leva. Dans l'entrée, il enfila son

manteau.

— Et si elle ne renonce pas ?

Sa cliente ouvrit la porte.

— Elle renoncera.

# 1

Appartement de Françoise Le Kerménez, Paris 7<sup>ème</sup>

Son rituel ne relevait ni d'un trouble obsessionnel compulsif ni d'une quelconque paranoïa. Il s'était imposé par la force de l'habitude.

Avant de quitter son appartement, Françoise écarta légèrement le rideau et examina la rue. Un soleil encore bas effleurait les façades. En ce matin de début avril 2017, nul ne semblait attendre devant son immeuble ou à l'angle de l'avenue adjacente. La concierge rinçait le trottoir. La garde d'enfants des voisins franchissait la porte avec Jonathan, six mois, attaché dans sa poussette.

Ni Smith ni Wesson. Françoise avait donné ces surnoms aux deux individus qui, depuis plusieurs mois, se relayaient pour la suivre : une femme filiforme et un homme légèrement replet. Les réduire à des personnages de série policière l'aidait à tenir leur présence à distance.

Elle les avait repérés presque aussitôt. Des amateurs, avait-elle d'abord pensé. L'explication ne résistait pourtant pas. Ils savaient se fondre dans une foule, changer de trottoir au bon moment, disparaître avant qu'elle puisse les photographier. Puis, le lendemain ou quelques jours plus tard, l'un des deux se montrait de nouveau. Comme s'ils hésitaient entre la discrétion et la volonté d'être reconnus.

Françoise menait pourtant la vie discrète d'une ancienne scénariste, loin du monde des affaires, du spectacle et de la politique. Aucun écart livré en pâture aux réseaux sociaux, aucun passé terroriste, aucune action clandestine en préparation. Pas davantage de secrets d'État qu'une ancienne agente des « services » aurait pu être tentée de monnayer.

Désormais septuagénaire, elle reconnaissait volontiers que ses journées avaient changé de rythme. Prendre un café ou déjeuner avec une amie, aller chercher ses petits-enfants à la sortie de l'école, accompagner son mari, Pierre-Louis Le Kerménez, à un dîner, recevoir quelques proches ou marcher sur la plage de Saint-Lunaire, où le couple possédait une maison, suffisait à remplir son emploi du temps. Elle ne s'ennuyait pas, mais ses journées n'avaient plus le rythme d'autrefois. Depuis le début de la filature, cette tranquillité ne la

protégeait plus.

Les appels anonymes avaient commencé à peu près au même moment. Françoise ne savait pas s'ils procédaient de la même entreprise. Le téléphone sonnait parfois tard dans la soirée, plus rarement au milieu de la nuit. Lorsqu'elle décrochait, personne ne parlait. Un silence de quelques secondes, puis la communication s'interrompait. Au réveil, une contraction douloureuse lui saisissait le ventre. Elle ne cherchait même plus à l'interpréter.

Pressée par Pierre-Louis de réagir, Françoise avait fini par déposer une main courante au commissariat du quartier, sans rien attendre de cette formalité. Devant le policier, les faits lui avaient paru soudain dérisoires : deux silhouettes croisées à plusieurs reprises, des appels muets, aucune menace formulée. L'homme l'avait écoutée avec un sérieux professionnel qui l'avait presque humiliée. Elle ne possédait aucune preuve. Seulement une conviction.

— Maudite Calista, murmura-t-elle.

Un seul nom lui venait : celui de sa demi-sœur. Leur affrontement durait depuis des années, assez longtemps pour que Françoise reconnût sa manière d'agir. Calista ne menaçait pas. Elle ne se compromettait jamais. Elle confiait les basses œuvres à des intermédiaires et laissait le temps produire ses effets.

À force, Françoise vérifiait deux fois sa serrure, hésitait avant de décrocher et observait les voitures garées trop longtemps sous ses fenêtres. Françoise se gardait toutefois d'attribuer publiquement la filature et les appels anonymes à Calista. Elle connaissait sa demi-sœur. Elle ne pouvait rien prouver contre elle.

À qui aurait-elle pu raconter cela ? Les proches qui la croyaient lui conseillaient déjà de ne pas se laisser envahir. Faute de preuves, Françoise renonçait aussi à saisir la justice : une accusation qu'elle ne pourrait étayer risquait de se retourner contre elle. Les autres auraient vu une femme vieillissante dont les nerfs supportaient mal une querelle familiale.

Françoise avait consacré une partie de sa vie à construire des intrigues. Cette fois, elle ne maîtrisait rien : ni les apparitions des deux détectives ni les réactions de son propre corps.

Dans le vestibule, elle ralentit devant le miroir placé près de l'ascenseur. Les mauvaises nuits avaient creusé ses traits et durci son regard. Elle remit une mèche en place, rajusta son foulard. Regarder dans la rue avant de sortir constituait déjà une concession à la peur. Elle refusait d'aller plus loin. Elle prit

son sac et appela l'ascenseur.

Lorsque la porte cochère s'ouvrit, la concierge interrompit son jet d'eau pour la saluer. Une camionnette de livraison bloquait la moitié de la chaussée. Deux lycéens se disputaient une trottinette sur le trottoir opposé. Françoise prit sur sa droite sans accélérer. Au coin de la rue, elle consulta le reflet d'une vitrine. Personne ne la suivait. Elle poursuivit son chemin, sans parvenir à décider si cette absence la rassurait.